

conde. Qui donc a le courage de lire, et je le demande, qui donc, dans dix ans, lira *l'Ane, le Pape, la Pitié suprême*? indigeste fatras où brille par instants un furtif éclair qui rappelle les splendeurs éclipsées d'un génie autrefois incomparable? Pauvre langue française, si limpide, si correcte, qui donc te reconnaît dans ces pages qu'aurait signées Lycophron? Une implacable sénilité laisse sa trace sur toutes les productions qui échappent encore à cette intelligence dévoyée.

On dira peut-être à l'auteur: A quoi bon avoir remué cette poussière? pourquoi dédorner l'idole acclamée de la foule? Qu'importent ces détails minutieux dans lesquels vous êtes entré?

La raison en est simple. Si Victor Hugo n'avait point fait lui-même sa biographie, entassé erreurs sur erreurs, travesti les faits de la façon la plus cavalière, peut-être M. Biré n'aurait-il point songé à en relever les inexactitudes, à détruire la légende au profit de l'histoire véritable. Dans les omissions et les surcharges, si grossières qu'on doit les croire voulues, de cette existence ainsi racontée, omissions et surcharges toutes à l'honneur du poète, il n'est pas besoin de le dire, n'y avait-il pas une sorte de provocation à l'adresse d'un critique judicieux, comme est M. Biré, désireux avant tout de démêler la vérité et de la faire connaître? N'y avait-il pas au moins un encouragement à recommencer cette histoire et à faire la part du vrai et du faux dans les allégations orgueilleuses de Hugo? Ces recherches laborieuses, M. Biré les a entreprises et conduites à bonne fin, sans parti pris, avec une convenance parfaite. Il aurait pu être sévère dans ses jugements, il a été plus indulgent que certains coreligionnaires politiques d'Olympio qui l'ont apprécié en des termes bien autrement cruels. Il fallait éviter tout ce qui eût pu donner prise à l'esprit de parti, ne laisser entendre que la voix de la vérité. M. Biré ne s'est point départi d'une stricte modération. Il a donné la parole à d'innombrables documents contemporains, en indiquant les sources authentiques où chacun d'eux a été puisé. De ce travail les conclusions viennent d'elles-mêmes s'imposer à l'esprit du lecteur.

Je ne puis, dans un compte rendu aussi sommaire, analyser les matières contenues dans cette intéressante étude sur la jeunesse de Victor Hugo et en même temps sur les débutants littéraires de l'époque. Je dirai seulement qu'elle fait pleine lumière sur la vie intellectuelle d'alors, et qu'elle apprend surtout à connaître, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, les commencements de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. Jeune homme il est déjà tel qu'il sera pendant tout le cours de sa longue carrière: esprit superficiel, auquel une mémoire excellente tient lieu de profondeur, prodigieusement riche d'images, mais pauvre d'idées, sacrifiant la pensée à la forme. Un critique distingué, M. Gustave Planche, dans un article que publiait la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1855 parlait « de l'abondance, de la richesse, de la variété d'images qui, chez l'auteur des *Orientales*, dissimule parfois la ténuité ou l'absence des idées ». Il n'y a rien à changer à ce jugement: depuis, le défaut n'a fait que s'accroître: et ce ne sont pas les élucubrations bizarres que la politique a inspirée au Maître qui feront croire, même à ses fidèles, à un retour de l'équilibre dans ses idées.

CH. LAVENIR.